

# MÉLANGES RELIGIEUX,

## POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Mardi, 9 Novembre 1847. No. 17.

### LE REPERTOIRE NATIONAL, OU RECUEIL DE LITTÉRATURE CANADIENNE.

“Les chefs-d'œuvre sont rares et les écrits sans défaut sont encore à naître.”  
(Le Canadien de 1807.)

#### PROSPECTUS.

Nous soumettons aujourd'hui, au public Canadien, le projet d'une compilation, qui, suivant l'avis d'un grand nombre d'hommes instruits, devra être très-utile aux jeunes gens studieux, aux écrivains du Canada, et très-intéressante pour les personnes qui aiment la littérature nationale et qui voudront étudier son enfance, ses progrès et son avenir.

Nous voulons donc réunir dans deux volumes les meilleures productions des littérateurs Canadiens, maintenant éparpillées dans les nombreux journaux franco-canadiens qui ont été publiés depuis un demi-siècle.

Après avoir fait de longues et attentives recherches, et consulté des écrivains distingués, nous sommes convaincus, et nous le disons sans crainte d'être démenti plus tard, que la republication d'un bon choix des meilleurs écrits Canadiens fera certainement honneur au pays et à ses écrivains.

La littérature Canadienne, il est vrai, ne se compose encore, pour ainsi dire, que de simples essais, en vers ou en prose, pour la plupart l'œuvre de jeunes gens dont le goût n'était pas encore bien formé, et que les études et la connaissance du monde n'avaient pas encore mûris. Mais au milieu des défauts de composition, et souvent des incorrections de style, le talent étincelle et brille, comme l'électricité à travers de légers nuages. Grand nombre de ces essais, toutefois, sont évidemment l'œuvre d'homme au goût sévère, aux fortes études, aux vastes connaissances, qui se sont inspirés des beautés du pays, des belles mœurs du peuple, et d'une nationalité naissante et déjà combattue.

A part quelques volumes et quelques pamphlets, tous ces essais se trouvent enfouis dans les énormes volumes des journaux périodiques. Jetés sur des feuilles politiques, comme quelques fleurs dans un gouffre, ils ont disparu pour toujours, si une main amie ne les retire de l'oubli pour les faire revivre sous une forme plus légère, plus gracieuse et plus utile.

Nous pensons qu'entre le mérite de retirer de l'oubli, comme nous venons de le dire, des écrits d'un grand mérite, le rapport littéraire et sous le rapport national, le Répertoire aura aussi l'effet d'engager un bon nombre d'écrivains éminents à reprendre leurs travaux littéraires, et tous les jeunes gens à travailler avec énergie à éclipser leurs devanciers. Car nous le tenons pour certain, ce qui jette le dégoût dans l'âme des écrivains Canadiens c'est de voir le fruit de leurs études et de leurs travaux passer avec les journaux périodiques dans un oubli éternel. Mais lorsqu'il aura l'espoir d'être tirés un jour de ce triste oubli et de trouver place dans le Répertoire National, qui pourra être continué d'époque en époque par les amis de leur pays, ils travailleront davantage et mieux.

Quant à nous, si, par nos recherches, nous pouvons ajouter un nouveau fleuron à la couronne nationale, nous serons amplement récompensés de nos veilles et de notre labeur.

#### NOTRE PLAN.

Le Répertoire National formera un recueil des meilleurs écrits publiés en Canada. Le recueil se composera de deux volumes de 324 pages, imprimés sur beau papier et avec de beaux caractères, dont le présent prospectus est un échantillon.

Le recueil sera publié par livraisons. Il en sortira une de 32 pages octavo tous les quinze jours.

Les écrits porteront la date de leur première publication, et seront insérés dans le Répertoire, sans subir aucun changement, afin que le lecteur puisse juger du mérite intrinsèque des auteurs, et comparer les progrès qu'a faits la littérature à différentes époques. Pour bien faire connaître ces différentes époques, il sera nécessaire quelquefois d'insérer des écrits de peu de mérite, mais alors le nombre en sera très-restreint. Lorsque les noms des auteurs seront connus ils seront mis en toutes lettres, au bas de leurs productions.

Chaque volume sera accompagné d'une table alphabétique des matières y contenues.

Le prix sera de quatre piastres pour l'ouvrage, ou dix chelins par volume, payables après la publication de la première livraison de chaque volume.

Des listes de souscription seront déposées chez les principaux libraires de Québec et de Montréal, et au cabinet de lecture de l'Institut Canadien.

La publication sera commencée aussitôt que deux cent cinquante souscripteurs auront inscrit leurs noms sur les listes. Et le compilateur s'engage à compléter les deux volumes, une fois qu'il en aura commencé la publication.

S'adresser franc de port, au soussigné, chez MM. Lovell et Gibson, Montréal.

J. HUSTON,

Membre de l'Institut Canadien.

### MISSION DE L'OREGON.

DU R. P. JOSET, S. J.

A UN PÈRE DE LA MÊME COMPAGNIE.

Montagnes Rocheuses, Village S. Ignace,  
10 février 1847.

... Quelques bruits vagues se sont répandus aux Montagnes que vous aviez été bénis par des persécutions : Quant à nous, nous vivons au milieu d'un peuple aussi paisible qu'on peut l'imaginer. Cependant nous ne convertissons pas beaucoup. Dès l'arrivée des Robes Noires dans ces contrées, grand nombre d'Indiens étaient chrétiens *in voto*. Vivant autrefois comme des brutes sans culte, sans notion d'un Être spirituel, ces pauvres indiens étaient cependant des hommes créés à l'image de Dieu et avaient besoin d'une religion. Aussi c'est *tantum scintilla in arundine* que se sont répandus parmi les tribus du N. O. de l'Amérique, les premières notions de l'existence d'un Dieu. La question parmi ces peuples n'est pas : “écouterons-nous les Robes Noires ?” mais : “quand nous sera-t-il donné d'avoir des Robes Noires ?” ceux qui en ont se glorifient. Presque tous les autres envient leur bonheur.

Je vais entrer dans quelques détails essayant de vous donner une idée de l'étendue et de la nature du champ que le Père de famille a confié à nos soins. Sa paternité a limité nos excursions au nord par la Colombie, à l'O. par les Montagnes des Cascades : à l'est nous rencontrons les missionnaires de la Rivière Rouge. Au sud aucune limite ne nous a été tracée... mais autant la conversion des Sauvages est facile, autant leur instruction est difficile, faute de bien connaître les langues, faute de bons interprètes, faute de moyens qui parlent aux yeux, et dans les Indiens, faute d'ouverture pour les choses spirituelles et de termes pour les exprimer.

Les premières nations qui se trouvent en deça des Montagnes des Cascades, sur les bords du Lewis ou Riv. aux Serpens, sont les Wallawallas, les Caiou et les Nez-Perçés, nations nombreuses, riches et guerrières. Il n'y a pas longtemps M. MacLean, catholique fervent, chargé du fort Nez-Perçé pour la compagnie de la Baye d'Hudson, me rapportait les paroles d'un chef Caiou, l'un des plus influents du pays : “j'ai choisi pour les Robes Noires ce que j'ai trouvé de meilleur dans mes terres pour le cultiver, bâtir une église, des maisons, un moulin. J'y ai déjà planté une croix. J'ai beau demander des Pères, ils ne viennent pas.” Voici 10 ans qu'il résiste à toutes les sollicitations du Ministre presbytérien établi dans le voisinage. On lui a offert des vaches, rareté très-estimée dans le pays. On l'a menacé de l'enfer, s'il ne se rangeait pas du côté du Ministre : “c'est toi qui iras en enfer, parce que tu as rejeté la vieille religion,” répondit-il.

L'été dernier en revenant de Walla-Walla, le P. de Smet et moi, nous fumes rejoints par une famille de Caiou à qui nous ne pouvions parler, faute d'interprètes. Nous comprîmes toutefois qu'ils désiraient être instruits et baptisés. Ils nous suivirent jusqu'à la mission du S. Cœur de Jésus où, surchargé d'occupation, je ne pouvais leur donner que quelques instants à la dérobée. Encore n'aurais-je d'autre interjection que nos Cœurs d'Alène qui balbutiaient un peu leur langue. Ils attendirent avec patience jusqu'à ce qu'on les eut assez instruits pour les baptiser et les marier.

En octobre 1845, onze Nez-Perçés, tous chefs ou notables, édifiés de la bonne conduite des Têtes-Plates, sont venus passer 15 jours près de notre résidence pour se faire instruire. Ils ont mis beaucoup de patience et de zèle à traduire toutes les prières. Ils sont revenus à Pâques se montrant toujours très-avides d'instruction. Le senior des chefs, le plus proche voisin du Ministre protestant et son premier prosélyte, dit-on, celui de tous qui montrait le plus de zèle, tomba malade et fut baptisé. En partant, ils demandaient instamment que les Robes-noires se rendissent sur leurs terres, pour instruire aussi leurs femmes et leurs enfants, c'est-à-dire leurs sujets, et les baptiser tous. Trop peu nombreux pour les établissements déjà existants, nous n'avons presque rien pu faire jusqu'ici pour ces pauvres gens.

Un peu plus haut sur un autre affluent de la Colombie, se trouvent plusieurs peuplades que je rénumère sous le nom de Spokane. Plusieurs fois ils nous ont priés d'aller les instruire. Plus rapprochés des deux missions du S. Cœur et de S. Ignace, un certain nombre sont déjà baptisés. Remarquez que les trois nations dont je viens de parler, les seules qui aient subi l'influence des Ministres presbytériens établis sur leur terre depuis plus de 10 ans, sont les moins bien disposés de tous le pays. Car ici comme partout ailleurs, la fécondité est un des caractères distinctifs de l'Épouse. Toujours stérile, l'hérésie au lieu de semer le bon grain, ruine le sol sur lequel elle s'établit.

Vers les sources de la riv. des Spokanes, se trouve la mission du S. Cœur de Jésus, parmi les Cœurs d'Alène. Le S. Cœur de J. est couronné d'épines, il ne doit pas être trop dur pour le Missionnaire d'en partager la douleur. L'un des chefs après avoir joué l'hypocrisie a fini par se dévoiler. Il a repris le jeu et a entraîné une partie de la jeunesse avec lui. Les chefs qui sont restés fidèles sont vieux, intéressés, et n'exercent aucune influence. Les Cœurs d'Alène sont remarquables par leur peu d'intelligence, et plus encore par leur peu de générosité de sentiments. Aussi sont-ils loin d'avoir fait autant de progrès que les autres néophytes. L'agriculture languit. Obligés de vivre par petits camps séparés et éloignés les uns des autres, ils ne peuvent recevoir qu'une instruction bien peu solide. Cependant on a la consolation de voir le plus grand nombre mener une vie fort innocente, apporter au saint tribunal dont ils s'approchent souvent une grande délicatesse de conscience. Ils ne manqueraient pas de s'accuser d'avoir prêté l'oreille à la médisance, de l'être allés aller à des mouvements d'impatience, quand même ils n'auraient rien laissé paraître à l'extérieur. Ce qui nous donne de la confiance, ce sont les croix même, que les Missionnaires rencontrent sur cette terre. Elles sont le gage de vrai succès. A. M. D. G.

Si on remonte la Colombie, on trouve la nation des Chau-dières. Ils voient leur nom français à la cascade qui se trouve sur leur terre. Quoique parlant à peuprés la même langue que les Têtes-Plates et les Pends-D'oreille, et qu'ils appellent ceux-ci leur frères, ils en diffèrent beaucoup sous le

rapport du caractère. Les premiers, toujours calmes, même à la vue du danger sont très-délicats sous le rapport de l'honneur, très-polis dans leurs rapports mutuels. Une parole presque suffirait pour les éloigner pendant des semaines et des mois, et même pour toujours. Le Chaudière au contraire prompt et ardent, viendrait jusqu'à gronder le Missionnaire lui-même. Mais aussi celui-ci est bien libre avec eux. Il peut les reprendre sévèrement pour leurs fautes. Le jeu ou plutôt la fureur du jeu est pour ainsi dire l'unique obstacle qui s'oppose au triomphe complet de l'Évangile parmi les Indiens. Livrés à l'oisiveté les trois quarts de l'année, les hommes saisissent avec avidité toutes les occasions de rompre cette monotonie qui, quoique bien moins pénible pour eux que pour des êtres plus intelligents ou pour un esprit plus actif, ne laisse pas de leur être à charge. Delà cette fureur pour les boissons enivrantes partout où le Sauvage a le moyen de s'en procurer. (Mal très-heureusement inconnu dans ces contrées). Delà aussi la passion du jeu. Leurs jeux sont de trois sortes. Le jeu de main, qui revient au pair ou impair des petits enfants d'Europe. Il consiste à deviner dans laquelle des deux mains se trouve l'osset, instrument de ce jeu. 2 La roulette ou petit morceau d'un pied de diamètre, épais d'un pouce environ et tissu d'osier. L'un des joueurs lance la roulette. Celui qui peut alors la traverser d'une flèche, gagne la partie. 3 La course aux chevaux : ordinairement le cheval vaincu suit le vainqueur. Indépendamment des paris, tous ces jeux seraient bien innocents en eux-mêmes. C'est la passion qui les accompagne toujours qui en fait le mal.

Il y a encore deux grands affluents à la gauche de la Colombie. La rivière Clarke ou Sainte Marie et la rivière aux Arcs à Plat. Sur la première se trouvent les deux missions de S. Marie et de S. Ignace. Je me contenterai de dire que ces deux missions réalisent déjà pour la Ferme des néophytes, ce qu'on a admiré avec raison dans les missions du Paraguay. Les Têtes-Plates sont tous chrétiens, et l'on écrit de S. Marie qu'il n'y a eu qu'un seul individu qui ait donné des sujets de plainte dans le courant de l'année dernière. Quant aux Pends-D'oreilles, on pourrait sans hésiter les comparer à de fervents religieux, sauf l'instruction qui est très-lente, faute de moyens adaptés à leur ignorance.

Les Arcs-à-Plats et les Conteyans ont leurs terres sur le premier affluent au sud de la Colombie. Ce sont des gens extrêmement simples et pauvres, retirés dans une vallée dont l'approche est très-difficile. Ils souhaitent ardemment que les Pères viennent les instruire. Le P. de Smet est jadis, le seul qui les ait visités jusqu'à ce jour. Ils ne sont pourtant pas entièrement abandonnés. M. Berland traiteur dans leur pays pour la compagnie de la Baye d'Hudson, est excellent chrétien. Avide de connaissances religieuses, il profite de toute les occasions qu'il peut avoir de l'instruire et ne manque pas de communiquer tout ce qu'il sait à ces bonnes gens qui l'aiment comme leur Père. Me rendant, il y a 2 ans, au S. Cœur de J. à S. Ignace, je tombai sur un camp de metiss. M. Berland, que je ne connaissais pas encore, vint m'inviter à aller dans sa loge. J'y étais à peine entré qu'il me pria de lui expliquer l'échelle catholique, tableau figuratif de l'histoire de la religion depuis Adam jusqu'à nos jours.

Les Conteyans ont pour voisins les Pieds-noirs, peuple de brigands qui sont en guerre avec tous leurs voisins. L'inclination pour le vol semblerait presque innée en eux. Hommes, femmes, enfants, tous s'en mêlent. Delà les interminables guerres qui désolent leur pays. Les chefs feront la paix, mais la jeunesse effrénée volera des chevaux à la première occasion, et voilà la guerre rallumée. *Allez voler des chevaux, aller en guerre* sont deux expressions parfaitement synonymes : mais la seconde est plus usitée dans le pays. Le Pied-noir invoque la lune. Il lui offre ce qu'il a de plus beau en fait d'habillements, couvertes rouges, habits d'écarlate etc. qu'il suspend au haut d'une perche, afin de réussir dans ses excursions nocturnes, c'est-à-dire afin de bien voler. Je serais bien étonné s'il ne tenait pas cette pratique de quelques aventuriers blancs qui rodent avec eux dans la prairie. Lorsqu'on croit que tout est pacifié, un nouveau méfait vient toujours rallumer le feu de la guerre. L'année dernière nous commençâmes à espérer que la paix serait solidement établie. Le P. Mangarin écrivait de S. Marie : “les chefs Pieds-noirs viennent d'envoyer beaucoup de tabac aux chefs Têtes-Plates et Pends-D'oreille. Toute l'année, les chevaux restent libres dans la prairie pendant la nuit. Ceci n'avait jamais eu lieu depuis l'établissement de la mission. Chaque soir on était obligé de renfermer les chevaux dans un parc près des maisons, et les Pieds-noirs venaient encore les y voler.”

A continuer.

INSTRUCTIONS ET LETTRE PASTORALES DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI DEPUIS 1842 JUSQU'EN 1847, pour faire suite à ses précédentes publications. 1 vol. in-8.

LE BON CURÉ AU XIXe SIÈCLE OU LE PRÊTRE SOUS LE RAPPORT MORAL ET SOCIAL par M. l'abbé DIEULIN, vicaire-général de Nancy. 1. vol. in-8.

Les Instructions et Lettres pastorales de Mgr. l'archevêque de Cambrai, qui à l'héritage de l'immortel Fénelon vient d'ajouter la plus éminente dignité de l'Église, avaient été déjà réunies en corps d'ouvrage, à la grande satisfaction de tous ceux qui aiment à recueillir les monuments de l'éloquence sacrée et les inspirations du génie catholique. Nous avons salué nous-même de nos applaudissements les plus vifs comme les plus sincères, l'apparition de ces Mandements ou la majesté du langage répond si bien à la grandeur des doctrines. Ces deux volumes produisirent, il y a quelques années, une profonde impression. On vit avec plaisir cette voix qui rappelle les beaux modèles dont la France peut justement être fière, les braver ses échos au-delà des limites du diocèse auquel elle s'adresse, et rencontrer dans toutes les provinces de nombreux admirateurs. Le troisième volume qui vient faire suite aux publications précédentes est digne de ses deux aînés. C'est toujours la même verve dans la conception, la même énergie dans la pensée, le même éclat dans les images, la même dextérité à manier ce rebelle instrument que l'on appelle

la langue française ; là, prolongeant avec une merveilleuse habileté l'harmonie d'une savante période ; ici, la suspendant à propos pour frapper plus vivement l'intelligence ; ailleurs, attendrissant cette élocution toujours variée et pittoresque, par des accents pleins de larmes et d'une sensibilité qui va remuer les dernières fibres de l'âme. Mais ce qui vaut encore mieux que toutes ces qualités brillantes, on retrouve surtout dans ce volume la charité d'un pasteur vigilant, qui veut tout voir par ses yeux, qui maintenant le prêtre comme le fidèle dans la ligne du devoir, donne à tous de sages leçons, rappelle aux préceptes évangéliques les âmes qui s'égarèrent, expose avec une éloquence entraînant les causes et les conséquences de tous les désordres moraux qui affligent la société, et fait partout comprendre l'intime liaison qui unit le dogme à la morale et la morale au dogme.

Les sujets traités dans ce volume ont une certaine variété piquante due aux circonstances non moins qu'au choix de l'orateur. Mgr. Giraud fit invité plus d'une fois par les autorités civiles à bénir les merveilles de l'industrie humaine ; tantôt, par exemple, un aqueduc qui amenait triomphalement les eaux d'une source lointaine pour alimenter la ville de Bailleul ; tantôt ces machines frémissantes, mais soumises, et qui l'homme attelle après leur avoir donné les ailes de la foudre, et qui, tout en obéissant à sa volonté avec une précision merveilleuse, lui font payer si cher, par intervalle, leur sauvage dépendance. L'éloquent orateur, qui ne craint pas les progrès et les développements de l'industrie, pourvu qu'elle demeure chrétienne, profite adroitement de ces circonstances pour parler à ces populations rassemblées et aux magistrats qui les président, le magnifique langage de la religion. Viennent ensuite les sollicitations de la charité épiscopale pour les victimes qu'ont frappées le tremblement de terre de la Guadeloupe et les inondations de la Loire. Plus loin, c'est une fondation antique qui, tombée en désuétude, se relève et s'agrandit par une consécration nouvelle ; c'est un asile ouvert pour ces pauvres enfants que le Seigneur se plaisait à bénir et à caresser ; à l'autre extrémité de la vie, c'est une caisse de retraite pour les vétérans du sacerdoce qui se sont dévoués en faveur des pauvres, et qui, pauvres à leur tour, implorent par la voix du premier pasteur, l'abolition de la veuve et des fraternelles libéralités du riche. La fécondité et la vie sortent, de toutes parts, de ces sujets qui paraissent sinon stériles, au moins épuisés depuis longtemps.

Nous aurions encore beaucoup à citer dans ce volume. Nous nous hâtons d'indiquer les quatre morceaux qui nous ont semblé les plus dignes d'attention. Le premier est consacré à exposer la loi du travail, c'est-à-dire l'expiation du péché originel et la sanctification de l'homme par ce labeur de tous les jours qui nous atteint tous sans exception, parce que nous sommes tous enfants du même père. Le second envisage de haut la loi du repos, c'est-à-dire la sanctification du jour consacré au Seigneur ; dans le troisième, la dignité du sacrement du mariage est considérée sous tous ses aspects, et réhabilitée contre les récriminations du vice ou de l'hérésie, qui courent au divorce. Mgr. l'archevêque de Cambrai touchait là à trois plaies saignantes de la France moderne, telle que l'a faite la philosophie révolutionnaire. Il n'est pas demeuré au-dessous de la tâche qui s'était imposée. Toutes les considérations religieuses, politiques, sociales, sont appelées habilement à l'appui des thèses qu'il soutient, et la gravité du langage, ainsi que l'autorité de la démonstration, font de ces trois discours autant de chefs-d'œuvre. Aux tableaux de cette société corrompue qui profane le travail, qui fait du dimanche un jour de dissolution, ou se précipite dans les unions illégitimes, succède le tableau de la société chrétienne à son origine, peinture vive et touchante, dont la haute antiquité nous légua les traits principaux, et que notre époque devrait pour son honneur se hâter de reproduire.

Après la voix éloquente d'un prince de l'Église, prêtons l'oreille aux conseils d'un prêtre dont la vie, quoique courte, fut un long dévouement à la gloire, au bien et à la sanctification des âmes.

Le bon Curé au XIXe siècle est un des ouvrages les plus substantiels que nous ayons rencontrés depuis longtemps. Bien pensé, composé avec méthode, écrit avec une simplicité qui n'exclut pas l'élegance, il a pour but, comme l'indique son titre, de former le jeune prêtre au difficile apprentissage du ministère sacerdotal. L'homme de Dieu, une fois marqué du sceau divin, et chargé des intérêts religieux de la société, doit monter à l'autel, s'asseoir au tribunal de la pénitence, tonner contre les vices du haut de la chaire de vérité, descendre dans les prisons, paraître au lit du malade, préparer l'enfance à la réception du pain eucharistique, résoudre les questions douteuses, réconcilier et bénir, faire partout aimer son ministère et sa personne. Il vit avec ses frères, ses égaux et ses supérieurs ; il a des relations forcées avec les autorités de la commune ; il est constamment sous les regards d'une population délicate et ombrageuse. M. l'abbé Dieulin le suit pas à pas dans chacune de ces circonstances, dans sa vie publique et dans sa vie privée. Il formule sa foi et relève son courage, il instruit son inexpérience, il lui signale l'écueil qu'il doit éviter, il lui montre le but qu'il doit atteindre, en l'environnant des plus sages avertissements, des plus salutaires sauvegardes.

Qu'un ouvrage, composé dans cet esprit, et approprié à notre époque, soit aujourd'hui éminemment utile, personne ne le contestera. Les études des grands séminaires ne peuvent être aussi complètes qu'elles devraient l'être, à cause des vides multipliés que la mort laisse chaque année dans les rangs du sacerdoce, qui peut à peine réparer ses pertes. Les études même fussent-elles assez prolongées, serait-il possible de tout dire et de tout prévoir dans un cours de théologie ? Si encore le prêtre, au sortir du pieux asile qui l'accueillit si en enfance et sa jeunesse avait le temps de mûrir ses idées et de s'instruire graduellement à la connaissance des hommes, et la direction de quelque vétéran du sanctuaire ! Mais non : il faut, pour ainsi dire, qu'on l'improvise aujourd'hui. Il n'est pas plus tôt consacré, que le voilà jeté sur les hautes mers, contraint de conduire la barque avant d'avoir appris à manier la rame et à interroger la tempête. C'est là le malheur de notre époque. En aucun temps, on ne vit des intelligences plus soupçonneuses, plus promptes à s'affranchir du respect mérité que réclame le sacerdoce, et plus révoltés contre ce qu'un certain monde appelle la cléricalité. D'où attire par exemple il n'a été si nécessaire que le prêtre tirât tout de son